

établir un dépôt public de livres ; mais il n'y donna rien de suite, et légua ceux qu'il avait réunis, aux Jacobins, aux Cordeliers de Paris, à l'abbaye de Royaumont, et aux Jacobins de Compiègne.

Le mémoire historique qui précède le catalogue de la Bibliothèque royale nous apprend que le roi Jean avait six volumes de sciences et d'histoire, et quatre de religion. Charles V augmenta beaucoup cette première collection, et la porta à 910 volumes ; elle occupait les trois étages d'une tour du Louvre, appelée *Tour de la librairie*.

Entièrement dispersée sous le règne désastreux de Charles VI, la Bibliothèque ne se recruta que très-difficilement sous son successeur. Le duc de Bedford, pendant son séjour à Paris, en avait acheté la plus grande partie pour une somme de 1,200 livres, et l'avait envoyée à Londres, ainsi que toutes les chartes du royaume. La découverte de l'imprimerie donna les moyens de l'augmenter sensiblement. Néanmoins les manuscrits avaient toujours une très-grande valeur, et l'on sait que Louis XII, voulant emprunter les œuvres d'un docteur arabe à la faculté de médecine, fut obligé de donner une somme considérable d'argent, et de plus un seigneur dut s'engager par acte authentique à remettre le livre à la faculté.

Charles VIII rapporta quelques livres d'Italie ; Louis XII y ajouta la bibliothèque de Blois, où se trouvaient beaucoup de livres de la tour de Louvre ; celles des ducs de Milan à Pavie et de Pétrarque. François I réunissait ces livres à ceux de Fontainebleau. Mais, malgré ces accroissemens, on ne comptait que 200 livres imprimés lorsque Henri II, par les conseils de l'avocat Raoul Spufame, ordonna, en 1556, que tous les libraires de Paris publiant un ouvrage seraient tenus à en déposer un exemplaire sur papier vélin à la Bibliothèque du roi. On remarque, parmi ceux qui étaient chargés de sa conservation, Jacques Amyot, Auguste de Thou, son fils le président, et Casaubon. En 1595, Henri IV réunissait la bibliothèque de Fontainebleau et celle de Catherine de Médicis à Paris. On en transporta alors le local dans le collège de Clermont, et en 1604 dans une grande salle du cloître des Cordeliers.

Louis XIII l'enrichit surtout de livres persans, hébreux, turcs et arabes ; elle fut transférée dans une maison de la rue de la Harpe, et s'élevait à 7,000 volumes. Louis XIV est celui qui a fait le plus pour son agrandissement : en 1674 elle s'élevait à 30,000 volumes, et à l'époque de sa mort (1715) à 70,000. Alors elle fut transportée de la rue de la Harpe dans le

local que Colbert lui avait préparé dans la rue Vivienne ; et en 1721 le duc d'Orléans, régent, sur l'avis de l'abbé Bignon, la fit placer où elle est aujourd'hui ; entre les rues Vivienne et Richelieu d'un côté, Colbert et des Petits-Champs de l'autre. Pendant la révolution et l'empire elle s'accrut de 200,000 volumes, et on y compte maintenant près de 800,000 ; les manuscrits en comprenant 70,000. Les donateurs et les établissemens qui ont le plus contribué à son agrandissement sont Dupuy, de Béthune, de Brienne, de Jaignières, de Doat, Dufourni, Colbert, du Cange, Fontanet, &c ; la Sorbonne, les abbayes Saint Victor, Saint Germain-des-Prés les bibliothèques de Munich, Vienne, Saint-Marc, &c.

Louis XIV fut aussi le premier qui s'occupa du dépôt des gravures, estampes, cartes et plans ; ce dépôt possède plus de 8,000 volumes, renfermant environ 1,200,000 estampes.

#### LE LAPIN DE LA FONTAINE.

Je m'étais ennuyé longtemps, et j'en avais ennuyé bien d'autres. Je voulais m'ennuyer tout seul. J'ai une fort belle forêt : j'y allai un jour, ou, pour mieux dire, un soir, pour tirer un lapin. C'était à l'heure de l'affût. Quantité de lapereaux paraissaient, disparaissaient, se grattaient le nez, faisaient mille bonds, mille tours, mais si vite, que je n'avais pas le temps de lâcher mon coup. Un arcien, d'un poil un peu plus gris, d'une allure plus posée, parut tout d'un coup au bord de son terrier. Après avoir fait sa toilette tout à son aise (car c'est de là qu'on dit : propre comme un lapin), voyant que je le tenais au bout de mon fusil : Tire donc, me dit-il, qu'attends-tu ?

Oh ! je vous avoue que je fus saisi d'étonnement !. Je n'avais jamais tiré qu'à la guerre sur des animaux qui parlent. Je n'en ferai rien, lui dis-je, tu es sorcier. Moi, point du tout, me répondit-il ; je suis un vieux lapin de La Fontaine. Oh ! pour le coup je tombai de mon haut. Je me mis à ses petits pieds ; je lui demandai mille pardons, et lui fis des reproches de ce qu'il s'était exposé. Eh ! d'où vient cet ennui de vivre ? — De tout ce que je vois. — Ah ! bon Dieu, n'avez-vous pas le même thym, le même serpolet ? — Oui, mais ce ne sont plus les mêmes gens. Si tu savais avec qui je suis obligé de passer ma vie ! Hélas ! ce ne sont plus les bêtes de mon temps. Ce sont des petits lapins musqués qui cherchent des fleurs. Ils veulent se nourrir de roses, au lieu d'une bonne feuille de chou qui nous suffisait autrefois. Ce sont des lapins géomètres, politiques, philosophes ; que sais-je ? d'autres qui ne parlent qu'allemand ? d'autres qui parlent un français que je

n'entends pas davantage. Si je sois de mon trou pour passer chez quelque gent voisine, c'est de même ; je ne comprends plus personne. Les bêtes d'aujourd'hui ont tant d'esprit ! Enfin, vous le dirai-je, forcé d'en avoir, ils en ont si peu, que notre vieux âne en avait plus que les singes de ce temps-ci.

Je priai mon lapin de ne plus avoir d'humeur, et je lui dis que j'aurais soin de lui et de ses camarades, et qu'il s'en trouvait encore. Il me promit de me dire ce qu'il disait à La Fontaine et de me mener chez ses vieux amis. Il m'y mena en effet. Sa grenouille qui n'était pas tout-à-fait morte, quoi qu'il l'eût dit, était de la plus grande modestie, en comparaison des autres animaux que nous voyons tous les jours : ses crapauds, ses cigales chantaient mieux que nos rossignols ; ses loups valaient mieux que nos moutons. Adieu, petit lapin, je vais retourner dans mes bois, à mes champs et à mon verger. J'éleverai une statue à La Fontaine, et je passerai ma vie avec les bêtes de ce bon homme.

LE PRINCE DE LIGNE

Un soir, dans une rue isolée, le poète Lemierre fut arrêté par un homme qui lui demanda l'heure assés brutalement. Lemierre, sans se déconcerter, tire son épée et en présente la pointe à son interlocuteur : *regarde à l'aiguille*, lui dit-il.

C'était ce même poète qui assistant un jour à la représentation d'une de ses pièces de théâtre répondait sérieusement à ses amis qui déploraient devant lui le vide de la salle : "Tout est plein, mais cette salle est constamment d'une manière si étrange que vraiment je ne sais où ils se cachent."

"Un anglais gagne deux heures par jour sur un français, en mangeant la moitié des mots."

VOLTAIRE.

#### CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'*Abeille* paraît, autant que possible une fois par semaine, pendant l'année scolaire. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d. par année, payable d'avance par moitié : la première moitié, à la rentrée des classes, la seconde au commencement de l'année. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de l'*Abeille*.

#### AGENTS.

A la Petite-Salle, M. Jos. Gariépy.  
Chez les Extérieures, M. P. Drolet.  
Au Séminaire de St. Hyacinthe, M. J. R. Ouellet.  
Accueillé de l'Assomption, M. L. A. A. Jetté.  
J. B. BLOUIN, Gérant.